

Cahiers des études anciennes

LIV | 2017 :

En hommage à Paul-Hubert Poirier, érudit, maître et ami

Les Abeilles et Mélissa, du symbole universel à l'hapax mythologique

ALBAN BAUDOU

p. 95-125

Entrées d'index

Index de mots-clés : abeille, mythologie, Mélissa, Servius

Texte intégral

- Pour tout chercheur appelé à fréquenter la littérature relative aux abeilles, le premier et immédiat constat est que ces insectes ont de tout temps et en tout lieu exercé sur l'humain une forme d'emprise tendant à la fascination¹, un enthousiasme qui guette d'ailleurs ces scientifiques eux-mêmes, tant il est vrai que l'abeille et la société abeillère présentent des caractères singuliers qui ne laissent pas que d'étonner. Ce microcosme saisissant a naturellement inspiré les entomologistes, mais aussi les littéraires, politologues, philosophes ou sociologues ; les pages les plus révélatrices cependant du lien unique qu'entretient l'homme avec l'abeille ont selon nous été écrites par les ethnologues, plus particulièrement des points de vue religieux et mythologique². Comprendre la spécificité et la complexité de cette relation est indispensable pour aborder tout texte ancien qui évoque ou met en scène un trait réaliste ou légendaire associé de quelque manière au monde des abeilles. Il nous a donc paru indispensable de présenter plus largement le portrait qu'à travers les siècles en ont donné les auteurs anciens et de chercher à en cerner les diverses facettes, nous concentrant principalement sur les valeurs symboliques attribuées à l'insecte ou aux figures mythologiques divines et humaines qui lui sont liées. Cette perspective éclaire notamment divers récits mettant en scène les personnages de Mélisseus ou de Mélissa,

dont une notice du Servius *auctus* (*Commentaire à l'Énéide* I, 430) qui a jusqu'à présent rarement retenu l'attention des chercheurs.

I La nymphe orpheline

Statut symbolique de l'abeille

- 2 Dans l'espace de croyances et d'imaginaire liés aux abeilles, les Anciens n'ont certes pas fait exception à la règle : l'observation des essaims et des ruches a conduit Grecs et Romains à l'évident rapprochement de leur propre organisation collective et de la société des abeilles³. La comparaison d'ailleurs se fait souvent au profit de l'insecte, tant le fonctionnement collectif du groupe semble à l'homme un modèle parfait d'harmonie ordonnée et d'efficacité solidaire : la communauté en effet est tout au service d'une reine — d'un roi plutôt, puisque le terme est alors βασιλεύς ou *rex* —, tandis que ce monarque lui-même apparaît comme indispensable à la nation ; l'abeille devient ainsi le symbole de l'homme social accompli dans les différents domaines de la collectivité.
- 3 La littérature ne manque pas d'exploiter ce thème à la fois complexe et intelligible. Ainsi les poètes anciens ont-ils fréquemment chanté l'abeille et, au-delà des vers pastoraux célébrant simplement la nature animale, ont usé des diverses métaphores liant l'homme et l'insecte. L'une des principales allégories se situe sur le registre politique ; ainsi, au livre II de l'*Iliade* Homère compare les divers peuples des Achéens aux essaims d'abeilles :

ἦ ὦτε ἔθνεα εἴσι μελισσάων ἀδινάων
πέτρης ἐκ γλαφυρῆς αἰεὶ νέον ἐρχομενάων,
βοτρυδοὺν δὲ πέτονται ἐπ' ἄνθεσιν εἰαρινοῖσιν·
αἱ μὲν τ' ἔνθα ἄλις πεποτήηται, αἱ δὲ τε ἔνθα·
ὥς τῶν ἔθνεα πολλὰ νέων ἄπο καὶ κλισιάων
ἠϊόνος προπάροιθε βαθείης ἐστιχόωντο
ἰλαδοὺν εἰς ἀγορῆν⁴.

- 4 Les vertus célébrées dans ces passages sont l'acceptation des tâches, le respect du groupe et plus généralement la cohésion du peuple. De la même manière, pour prendre un exemple latin, un passage du livre IV des *Géorgiques*, consacré aux abeilles, rend compte très clairement de cette image :

solae communis natos, consortia tecta
urbis habent magnisque agitant sub legibus aeuom
et patriam solae et certos nouere Pentis
uenturaeque hiemis memores aestate laborem
experiuntur et in medium quaesita reponunt⁵.

- 5 On doit noter qu'à travers les siècles, les descriptions sociales de la ruche ont toujours été les plus fréquentes et que les interprétations se montrent alors révélatrices à la fois de l'époque où elles sont produites et de la personnalité ou de l'obédience politique et philosophique, voire religieuse, de leur auteur. À titre d'exemples connus nous mentionnerons la publication en 1705 à Londres du poème de Bernard Mandeville, *La Ruche mécontente, ou les coquins devenus honnêtes*, puis en 1714 *La Fable des abeilles* (*Fable of the Bees, or Private Vices, Publick Benefits*), où il défend l'idée chère à Adam Smith que les vices privés font vivre la société publique, mais surtout que la frugalité nuit à la société, tandis que la prodigalité lui est utile, tout comme l'égoïsme. Avec *Les*

Sociétés animales, paru en 1879, Alfred Espinas s'inscrit pour sa part dans le mouvement en vogue alors de la sociobiologie ; il décrit la ruche comme un organisme moral où la mère-abeille — et non la « reine » — est « une idée rectrice » et mêle ses propos de réflexions sur la morale de la vie, les vertus sociales, la *sympathie*. En 1881 enfin, Lüdwig Büchner publie *La Vie psychique des bêtes*, dont le chapitre XXII s'intitule « De la constitution des sociétés chez les abeilles. Monarchie constitutionnelle des abeilles. Le communisme et le socialisme chez les abeilles » : l'auteur y rapproche le système social de la ruche de la monarchie constitutionnelle, où le roi n'a pas de pouvoir⁶. Si l'on ajoute à ces quelques exemples les divers auteurs qui ont au contraire établi des liens entre ruche, ordre, autorité, pouvoir absolu, voire totalitarisme, on voit combien est large le spectre d'interprétation du système social abeiller.

- 6 L'aspect politico-social n'est pas le seul domaine de comparaison entre les insectes et les humains. Ainsi chez Virgile, le statut de guerriers des compagnons d'Énée évoqué dans l'*Énéide* VII, 64-70 situe également la métaphore dans le deuxième registre traditionnel mettant en scène les abeilles : la guerre et les combats.

huius apes summum densae (mirabile dictu)
stridore ingenti liquidum trans aethera uectae
obsedere apicem, et pedibus per mutua nexis
examen subitum ramo frondente pependit.
Continuo uates « Externum cernimus » inquit
« aduentare uirum et partis petere agmen easdem
partibus ex isdem et summa dominarier arce »⁷.

- 7 Au tout début du livre IV des *Géorgiques* Virgile faisait déjà usage de cette double image, où, comme chez l'humain, les actions sociales pacifiques des abeilles (*mores, studia, populos*) sont encadrées et protégées par leur caractère guerrier (*duces et proelia*) :

protinus aerii mellis caelestia dona
exsequar : hanc etiam, Maecenas, aspice partem.
Admiranda tibi leuium spectacula rerum
magnanimosque duces totiusque ordine gentis
mores et studia et populos et proelia dicam⁸.

- 8 Solidarité, courage et esprit de sacrifice sont alors les qualités prêtées aux hommes à travers les insectes. Au livre XII de l'*Iliade* d'ailleurs, lorsque l'imprudent troyen Asios attaque le camp argien, Homère emprunte à ce *topos* pour décrire l'opiniâtre résistance des Grecs :

οἱ δ', ὥς τε σφῆκες μέσον αἰόλοι ἤε` μέλισσαι
οἰκία ποιήσονται ὀδῶ` ἐπι παιπαλοέσση,
οὐδ' ἀπολείπουσιν κοῖλον δόμον, ἀλλὰ` μένοντες
ἄνδρας θηρητῆρας ἀμύνονται περι`
τέκνων, ὥς οἱ γ' οὐκ ἐθέλουσι πυλάων καὶ` δὺ' ἐόντε
χάσασθαι πρὶν γ' ἤε` κατακτάμεν ἤε` ἀλῶναι⁹.

- 9 La dernière image collective volontiers employée par les poètes est celle de l'abeille industrielle, travailleuse dévouée, ouvrière appliquée et désintéressée. Les vers de l'*Énéide* où Virgile rapporte la vision qu'ont Énée et Achate des Tyriens travaillant avec ardeur, *instant ardentem Tyrii*, pour construire les murailles de Carthage, bâtir la

citadelle, creuser des ports, instituer des lois et un sénat, sont sur ce point très évocateurs :

*qualis apes aestate noua per florea rura
exercet sub sole labor, cum gentis adultos
educunt fetus, aut cum liquentia mella
stipant et dulci distendunt nectare cellas,
aut onera accipiunt uenientum, aut agmine facto
ignauum fucos pecus a praesepibus arcent ;
feruet opus redolentque thymo fraglantia mella¹⁰.*

10 Apparaît ici clairement le sens de la comparaison, fondée sur le fait que l'abeille est porteuse des valeurs domestiques et économiques. Un détail du texte doit être relevé : les frelons paresseux, dit Virgile, sont à bannir de la ruche¹¹, comme le préconisait déjà Hésiode : τῶ δε` θεοί` νεμεσῶσι και` άνέρες ὅς κεν άεργο`ς / ζῶη, κηφήνεσσι κοθοῦροις εἵκελος ὀργήν, / οἷ τε μελισσάων κάματον τρύχουσιν άεργοι` / ἔσθοντες¹². Ce passage nous amène à considérer le second point majeur qui, en plus des qualités propres à l'abeille, a tout autant captivé les anciens : sa sexualité et le mystère de sa reproduction.

11 Si les abeilles en effet sont le modèle des vertus économiques (organisation et parcimonie), des vertus guerrières (courage et esprit de corps), des vertus sociales (abnégation et entraide) et des vertus morales (droiture et honnêteté), elles symbolisent aussi — et sont les seules dans le règne animal — la vertu proprement dite, constituant dès lors le canon de la pureté. Cette qualité qui leur est attribuée est bien sûr fondée sur le mystère de leur génération en partie a-sexuelle. La découverte de la parthénogénèse au XIX^e siècle a permis d'éclaircir le processus de naissance des abeilles : après que la reine s'est accouplée en vol avec de nombreux mâles, de ses ovules fécondés naissent les femelles, tandis que les mâles, dits « faux-bourçons », naissent d'un ovule non fécondé — ils ont donc une mère, la reine, mais pas de père. Les anciens cependant, n'ayant pas connaissance de ce phénomène, considéraient le plus souvent la génération des abeilles comme spontanée¹³, conférant à ces insectes le caractère de pureté qui amena notamment le rapprochement, évoqué en particulier par Porphyre, entre les abeilles, les âmes vertueuses et les nymphes : πηγαί` δε` και`νάματα οικεία ταῖς ὑδριάσι νύμφαις και` ἔτι γε μάλλον νύμφαις ταῖς ψυχαῖς, ἄς ἰδίως μελίσσας οἱ παλαιοὶ` ἐκάλουν ἡδονῆς οὔσας ἐργαστικὰς¹⁴. Νύμφη est d'ailleurs le terme que l'on emploie pour désigner la larve au stade de développement précédent l'émergence : ὅταν δ' ἐκ τῶν σκωλήκων εἰς τη`ν διατύπωσιν ἔλθωσι, καλοῦνται με`ν νύμφαι τότε, οὐ λαμβάνουσι δε` τρυφή`ν οὔδε` κόπρον ἔτ' ἔχουσιν¹⁵. Le lien entre abeilles et nymphes nous conduit naturellement au mythe d'Aristée, narré au livre IV des *Géorgiques* par Virgile. Le poète — c'est une originalité — rattache à la légende d'Orphée cette fable étimologique dont la finalité est précisément de répondre au mystère de la naissance des abeilles. Après avoir en effet expliqué comment en Égypte on fait naître les abeilles du « sang corrompu de jeunes taureaux immolés », Virgile expose l'origine de cette pratique. Alors que toutes les abeilles du berger Aristée ont disparu, sa mère, la nymphe Cyrène, l'envoie au fond de la mer en demander la cause à Protée : le jeune homme apprend du dieu que son malheur est une vengeance d'Orphée, dont il avait tenté de séduire la fiancée le jour de leur mariage ; piquée dans sa fuite par un serpent, Eurydice en était aussitôt décédée : c'est donc pour punir Aristée que les Nymphes firent disparaître ses abeilles. Cyrène ayant enjoint à son fils de sacrifier aux mânes d'Orphée quatre taureaux et quatre génisses, des chairs putrescentes des bœufs sacrifiés naissent alors les abeilles¹⁶. Ainsi est créée l'image de la bougonie, *genesis automatos* des abeilles par les bœufs. Divers textes anciens mentionnant la bougonie précisent que ce n'est pas là le seul exemple de génération spontanée et y associent d'autres animaux : frelons, bourçons, guêpes, scarabées, mais parfois aussi, dit Pline, les serpents, qui naîtraient des cadavres humains.

12 Nombre d'auteurs anciens, qu'ils l'expriment formellement ou la taisent prudemment, entérinent la pratique de la bougonie. On notera cependant qu'Aristote, dont on cite fréquemment à ce propos *La Génération des animaux* et *L'Histoire des animaux*, ne mentionne nulle part ce phénomène de naissance à partir de cadavres de bœufs ou de taureaux. Columelle, se référant à Celse, est par ailleurs l'un des rares, au I^{er} siècle p. C., à sembler la mettre en doute :

*ceterum hoc eodem tempore prognerare posse apes iuuenco perempto,
Democritus et Mago nec minus Vergilius prodiderunt. Mago quidem uentribus
etiam bubulis idem fieri adfirmat, quam rationem diligentius prosequi
superuacuum puto, consentiens Celso, qui prudentissime ait non tanto interitu
pecus istud amitti ut sic requirendum sit*¹⁷.

13 Du VIII^e siècle avant notre ère, avec Eumélos, jusqu'au Xe siècle après, il existe près de trente mentions de ce phénomène de génération spontanée dans les écrits latins et grecs¹⁸. La fortune de la bougonie se poursuivra longtemps, notamment au Moyen âge, jusqu'à ce que soit découvert au XIX^e siècle le rôle des faux-bourçons et la naissance, mentionnée précédemment, de ces mâles par parthénogénèse.

14 Participant de cette « fascination » que nous avons évoquée pour le monde des abeilles, les interprétations du livre IV des *Géorgiques* sont légion. Certains ont considéré que Virgile imageait la lutte de l'humanité, de la civilisation et du progrès — Aristée — contre une nature supérieure et destructrice ou simplement obscurantiste — Protée —, mais aussi contre ses propres faiblesses morales — il aime une femme mariée — face à un symbole de droiture, de pureté ou de religiosité : Orphée, amoureux légitime, « amant-époux » qui se montre « tout miel », dit Marcel Detienne¹⁹ ; pour sa part d'ailleurs, il constate qu'Orphée est victime d'une passion immodérée pour son épouse et sera puni, tandis qu'Aristée s'amende et arrive *in fine* à réguler, à « civiliser son comportement » pour incarner une communauté « sociale et productive dont l'apiculture serait l'activité emblématique »²⁰. D'autres considèrent Aristée et Orphée comme les deux facettes du poète, le premier lyrique et passionné, le second plus raisonné, tous deux aux prises avec le monde extérieur (Protée) ou avec la mort (les Enfers), c'est-à-dire des tourments qu'ils doivent affronter et maîtriser. Certains ont pu voir dans ce récit la complémentarité entre l'empereur (Aristée) et le poète (Orphée), ou au contraire une lutte entre la poésie (Aristée) et la rhétorique (Orphée), ou encore l'opposition de la poésie didactique (Aristée) et de la poésie élégiaque (Orphée).

15 Quoi qu'il en soit, la bougonie, sous l'aspect plus méthodique et magique de la première version « égyptienne » présentée par Virgile (295-314), ou avec une valeur plus religieuse et sacrificielle, comme dans la seconde (538-547)²¹, est essentiellement interprétée comme métaphore du renouvellement divin de la nature, la perfection issue de la putréfaction, l'âme séparée du corps, la nourriture céleste et la pensée mystique (le miel) nées du corps périssable et matériel de l'animal terrestre. Dans toutes les interprétations précédentes, elle est une épreuve imposée à Aristée, quelle que soit l'idée dont il est porteur, avant sa rédemption et sa salvation. Cette dernière notion peut paraître par trop judéo-chrétienne, mais elle est surtout ici pythagoricienne ou stoïcienne : le monde cycliquement décadent doit passer par l'*ekpurosis* pour retrouver la stabilité de l'ordre, voire revenir à l'Âge d'or — celui où les animaux vivaient en harmonie, où la terre n'avait nul besoin d'être labourée, où des sources coulait le vin et des arbres dégouttait le miel.

16 Ainsi, de tous les textes de nature diverse qui l'évoquent, il ressort que l'abeille est tenue pour un insecte d'exception à la nature parfaite ; elle est dès lors naturellement considérée également comme une créature sacrée, secours et soutien de l'homme.

II La fille nourricière

17 L'abeille jouit donc d'un statut divin, comme c'est aussi le cas de sa production, le miel, et si nous avons pu parler de *topoi* chez les poètes à propos des diverses images métaphoriques des abeilles et de leur société, il en est de même avec le fruit de leur travail. Le miel apparaît notamment comme symbole fréquent de l'inspiration issue des

dieux et de l'œuvre poétique elle-même, prélude à la comparaison entre le poète et l'abeille²².

- 18 Chez Homère, la métaphore, promise également à une très large postérité, regarde plutôt l'éloquence : dès le premier livre de l'*Iliade*, c'est de la bouche de Nestor que « la voix coule plus douce que le miel » : τοῦ και ἄπο γλώσσης μέλιτος γλυκίων ῥέεν αὐδή (249). Les poètes archaïques grecs pour leur part évoquent régulièrement le miel pour désigner leur art : lui-même appelé μελικέρτης dans la Souda. Simonide (fr. 593 Page) évoque l'abeille de la Muse récoltant le miel blond sur le thym et les fleurs acidulées : μέλιττα Μούσης ἀπό τινων θύμων και δριμυτάτων ἀνθέων ξανθοῦν μέλι μηδομένη, et le Pseudo-Théocrite mentionne en XX, 27, sa voix plus douce que le miel pur : ἐκ στομάτων δέ / ἔρρεέ μοι φωναῖ γλυκερωτέρα ἢ μέλι κηρῶ. Apparaissent chez ces poètes les adjectifs μελίγλωσσος ou μελίγεργς, tandis que le poème lui-même est comparé aux abeilles : Pindare (*Pythique* X, 53-54) voit ainsi son chant voler d'un sujet à un autre : ἐγκωμίων γὰρ ἄωτος ὕμνων / ἐπ' ἄλλοτ' ἄλλον ὅτε μέλισσα θύνει λόγον ; plus tard dans les *Imagines* (XII, 2), Philostrate décrira d'ailleurs les abeilles voletant autour de Pindare nouveau-né et distillant leur miel : αἱ δὲ εἶσω μέλιττα περιεργάζονται τὸ παιδίον ἐπιβάλλουσαι τὸ μέλι ; Pausanias (IX, 23, 2) reprendra cette image lyrique du jeune Pindare endormi, les lèvres enduites de miel par les abeilles : μέλισσαι δὲ αὐτῷ καθεῦδοντι προσεπέτοντό τε και ἔπλασσαν προῖς τὰ χεῖλη τοῦ κηροῦ²³ ; le ton est plus poétique encore dans l'*Anthologie de Planude* 305, lorsqu'Antipater décrit l'essaim blond couvrant de miel les tendres lèvres du poète : οὐδὲ μάτην ἀπαλοῖς περιῖ χεῖλεσιν ἔσμοῖς ἐκεῖνος / ἔπλασε κηρόδετον, Πίνδαρε, σεῖο μέλι.

- 19 L'*Anthologie palatine* présente plusieurs exemples de ce rapprochement entre la poésie, le poète, le miel et les abeilles ; le poème est assimilé au miel vierge, τὸ κήριον, conçu, naturellement, par le poète-abeille la bouche enduite de miel. Christodoros en II, 342-343 relate ainsi qu'« une abeille de Piérie voletait autour de [l]a bouche divine [d'une statue d'Homère], épanchant des gouttes de miel pur » : Πιερικῆ δὲ μέλισσα περιῖ στόμα θεῖον ἀλάτο, κηρίον ὠδίνουσα μελισταγῆς. Tout comme Bacchylide (X, 10) se désignait comme « l'abeille insulaire à la voix claire », νασιῶτις λιγύφθογος μέλισσα, les scholies d'Aristophane affirment que Sophocle avait pour surnom « l'abeille » — ce dont les auteurs comiques se gaussaient ; dans les *Oiseaux*, c'est le tragique Phrynico qui est ainsi présenté : ἔνθεν ὡσπερὲ μέλιττα / Φρύνιχος ἀμβροσίων μελέων ἀπε- / βόσκετο καρποῦν ἀεὶ φέ- / ρων γλυκεῖαν ὠδάν²⁴.

- 20 Plus tard la comparaison sera plaisamment utilisée par Platon — afin, il est vrai, de mieux qualifier ensuite les poètes de simples interprètes :

λέγουσι γὰρ δῆπουθεν προῖς ἡμᾶς οἱ ποιηταὶ ὅτι ἀποῖ κρηνῶν μελιρρύτων ἐκ Μουσῶν κήπων τινῶν και ναπῶν δρεπόμενοι τὰ μέλη ἡμῖν φέρουσιν ὡσπερ αἱ μέλιττα, και αὐτοὶ οὕτω πετόμενοι και ἀληθῆ λέγουσι. κοῦφον γὰρ χρῆμα ποιητῆς ἐστὶν και πτηνοῦν και ἱερόν²⁵.

- 21 L'analogie apparaît chez Lucrèce dans l'évocation d'Épicure :

tu, pater, es rerum inuentor, tu patria nobis
suppeditas praecepta, tuisque ex, inclute, chartis,
floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
omnia nos itidem depascimur aurea dicta,
*aurea perpetua semper dignissima uita*²⁶,

- 22 tandis qu'Horace enfin la transfère sur le registre de l'humilité feinte du poète :

ego apis Matinae
more modoque
grata carpentis thyma per laborem
plurimum, circa nemus uuidique

23 L'image est donc fréquente et le succès de la métaphore, aisé à saisir tant elle est flatteuse : le poète est travailleur, modeste, lié à la nature et aux dieux ; les abeilles sont ses protectrices, le miel, tantôt sa nourriture inspiratrice, tantôt sa production inspirée.

24 Avant cependant d'être nourriture et œuvre spirituelle, le miel est une production perçue comme naturelle, souvent assimilé à une forme de rosée recueillie par les abeilles. Il n'a certes pas le statut des baies sauvages, dont on dispose sans travail aucun — à l'époque de l'Âge d'or, le miel coule des arbres —, mais son statut n'en est que plus merveilleux, produit divin issu du labeur de créatures divines²⁸.

25 Nombreux sont les textes — et les représentations figurées — qui évoquent les fonctions religieuses du miel et le rôle sacré des abeilles. En tant qu'animaux, elles sont porteuses de la parole et de la volonté divines : on peut évoquer ici Pindare, qui dans la quatrième *Pythique* désigne l'oracle de la Pythie par les termes χρῆσιμος μελισσῶν Δελφίδος (60), ou bien les Thries, célèbres femmes-abeilles de l'*Hymne à Hermès* :

Θριαὶ γὰρ τινες εἰσι κασίγνηται γεγαυῖαι
παρθένοι ὠκείησιν ἀγαλλόμεναι πτερύγεσσι
τρεῖς· κατα δὲ κρατὸς πεπαλαγμέναι ἄλφιστα λευκά
οἰκία ναιετάουσιν ὑποπτυχι Παρνησοῖο (...)
ἐντεῦθεν δὴ ἔπειτα ποτώμεναι ἄλλοτε ἄλλη
κηρία βόσκονται καὶ τε κραινοῦσιν ἕκαστα²⁹.

26 Le miel pur et mêlé d'eau a souvent été assimilé par ailleurs au nectar et à l'ambrosie. Dans cette fonction nourricière et sacrée, on peut aussi rapprocher le miel du lait, autre aliment dont les textes notent abondamment le statut singulier dans les légendes, les mythes, les pratiques religieuses³⁰. Pour ne prendre qu'un exemple, nous citerons Platon, qui, en un passage où il assimile l'inspiration des poètes aux délires bachiques, évoque conjointement les deux substances : ἀλλ' ἐπειδὰν ἐμβῶσιν εἰς τὴν ἁρμονίαν καὶ εἰς τὸν ῥυθμόν, βακχεύουσι καὶ κατεχόμενοι, ὥσπερ αἱ βάρκχαι ἀρῦνται ἐκ τῶν ποταμῶν μέλι καὶ γάλα κατεχόμεναι, ἔμφρονες δὲ οὔσαι οὔ³¹. On connaît bien par ailleurs leur présence commune dans les récits de la naissance et de l'enfance de Zeus en Crète, déjà évoquées dans la *Théogonie* d'Hésiode, tandis que pour échapper à Cronos qui dévorait ses enfants, Rhéa envoie ou emmène le nouveau-né en Crète, où il est caché dans une grotte au cœur d'une montagne. Autour de ce scénario minimal, les variantes portent principalement sur le nom de la montagne et sur celui des nourrices et moyens de subsistance. Ainsi chez Callimaque peut-on lire :

Ζεῦ, σὲ δὲ Κυρβάντων ἐτάραι προσεπηχύναντο
Δικταῖαι Μελῖαι, σὲ δ' ἐκοίμισεν Ἀδρήστεια
λίκνω ἐνὶ χρυσέφω, σὺ δ' ἐθήσασο πίονα μαζόν
αἶγο ἄμαλθειης, ἐπὶ δὲ γλυκὺ κηρίον ἔβρωσ.
γέντο γὰρ Ἐξαπιναῖα Πανακρίδος ἔργα μελίσης
Ἰδαίοις ἐν ὄρεσσι, τὰ τε κλείουσι Πάνακρα³².

27 En ce passage, l'abeille se nomme Panacris, mais diverses versions font apparaître d'autres noms attribués tantôt aux animaux, tantôt aux êtres humains ou divins qui nourrissent le petit Zeus ; ainsi peut-on lire chez Hygin :

Olenum quendam fuisse Vulcani filium ; ex hoc duas nymphas Aega et Helicen natas, quae Iouis fuerunt nutrices. (...) Parmeniscus autem ait Melissea quendam fuisse Cretae regem ; ad eius filias Iouem nutriendum esse delatum. Quae quod lac non habuerint, capram ei admisisse, Amaltheam nomine, quae eum dicitur

*educasse. (...) Musaeus autem dicit Iouem nutritum a Themide et Amalthea nympha ; quibus eum mater Ops tradidisse existimatur. Amaltheam autem habuisse capram quandam ut in deliciis, quae Iouem dicitur aluisse*³³.

- 28 On notera dans cette version la présence du roi Mélisseus, mentionné également dans le récit du Pseudo-Apollodore — qui, comme Parméniscos, confère le nom d'Amalthée à la chèvre :

ὀργισθεῖσα δὲ ἐπὶ τούτοις Ῥέα παραγίνεται μεῖν εἰς Κρήτην, ὀπηνίκα τὸν Δία ἐγκυμονοῦσα ἐτύγγανε, γεννᾷ δὲ ἐν ἄντρῳ τῆς Δίκτης Δία. Καὶ τοῦτον μεῖν δίδωσι τρέφεσθαι Κούρησιν τε καὶ ταῖς Μελισσέως παῖσιν νύμφαις, Ἀδραστεία τε καὶ Ἴδη. αὐτὰι μεῖν οὖν τὸν παῖδα ἔτρεφον τῷ τῆς Ἀμαλθείας γάλακτι³⁴.

- 29 Tandis que Diodore évoque la seule Ida, οὗτος μεῖν οὖν μεταῖ τοσούτων στρατιωτῶν προῆγε διατῆς Ἰδης. τοῦ δ' ὄρος τοῦτο μυθολογοῦσιν τινες τυχεῖν ταύτης τῆς προσηγορίας ἀπὸ τῆς Μελισσέως Ἰδης³⁵, pour Didyme Chalcenter³⁶ les deux filles étaient nommées Amalthée et Mélissa :

*procedamus igitur ulterius, et quaeramus quis omnino colendorum deorum primus auctor extiterit. Didymus in libris ἐξηγήσεως Πινδαρικής ait « Melissea Cretensium regem primum diis sacrificasse, ac ritus nouos sacrorumque pompas introduxisse. Huius duas fuisse filias, Amaltheam et Melissam, quae Iouem puerum caprino lacte ac melle nutrierunt (...). Melissam uero a patre primam sacerdotem Matri magnae constitutam, unde adhuc eiusdem Matris antistites Melissae nuncupantur »*³⁷.

- 30 Il est toujours difficile pour le chercheur de se retrouver dans ces textes gigognes qui mêlent inextricablement les noms des lieux, les protagonistes, les circonstances. Dans les différents récits présentés — il en existe d'autres —, nous identifions des nourrices, nymphes ou non, souvent par deux : Adrastéia / Idè / Aïx / Hélicé / Amalthée / Thémis ; une chèvre, nommée parfois Amalthée ; une ou des abeilles : Mélissa une fois, Panacris une fois ; un roi de Crète : Mélisseus ; les filles de Mélisseus : Adrastéia / Idè / Amalthée / Mélissa ; des divinités : Saturne / Ops / Rhéa / Magna Mater / Cérès ; des prêtres ou prêtresses : *Melissa* prêtresse d'Ops / les *Melissae* de Magna Mater.

- 31 Il est bien évidemment impossible de reconstruire en diachronie l'évolution complexe des mythes de la naissance-éducation de Zeus en Crète et de l'apparition des abeilles. On ne saurait en décrypter ici tous les fondements ethnologiques et anthropologiques, non plus qu'en établir définitivement l'origine³⁸, mais il apparaît cependant clairement que le récit est lié principalement aux diverses oppositions primordiales : divin et humain, pureté et souillure, naissance et mort, mort et renaissance ; les symboles de passage sont divers — procréation, métamorphose, île, grotte —, le religieux est attaché à la sphère de la production terrestre, de la fertilité et de l'abondance. La présence des abeilles est systématiquement ancrée dans le monde sacré.

III La femme prêtresse

- 32 Parmi les divinités dont le culte en appelle aux abeilles, proche de Rhéa et Magna Mater, Déméter-Cérès semble plus particulièrement présente à l'époque hellénistique³⁹. Callimaque déjà mentionne ces propos d'Apollon dans l'hymne qu'il lui consacre :

Ἀσσυρίου ποταμοῖο μέγας ῥόος, ἀλλὰ τὰ πολλὰ
λύματα γῆς καὶ πολλοῖν ἐφ' ὕδατι συρφετοῖν ἔλκει.
Δηοῖ δ' οὐκ ἀπὸ παντοῦ ὅς ὕδωρ φορέουσι μέλισσαι,
ἀλλ' ἦ τις καθαρὴ τε καὶ ἀχράαντος ἀνέρπει
πίδακος ἐξ ἱερῆς ὀλίγη λιβαῖς ἄκρον ἄωτον⁴⁰.

- 33 En dehors d'un *Hymne à Déméter* pseudo-callimachéen du III^e siècle a. C., de divers scholiastes et de la brève mention d'Hésychius (s. u. μέλισσαι : αἱ τῆς Δήμετρος

μύστιδες), l'un des textes les plus cités attestant le nom de *Melissae* donné aux prêtresses de Déméter est celui de Porphyre :

καὶ ταὶς Δήμητρος ἱερείας ὡς τῆς χθονίας θεᾶς μύστιδας μελίσσας οἱ παλαιοὶ ἐκάλουν αὐτὴν τε τῆν Κόρην Μελιτώδη, Σελήνην τε οὖσαν γενέσεως προστάτιδα Μελίσσαν ἐκάλουν ἄλλως τε ἐπεὶ ταῦρος μετὰ Σελήνην καὶ ὕψωμα Σελήνης ὁ ταῦρος, βουγενεῖς δ' αἱ μέλισσαι⁴¹.

- 34 Un papyrus d'Oxyrhynchos, daté du III^e siècle p. C., présente pour sa part un récit issu de l'ouvrage consacré aux dieux par Apollodore :

Μέλισσαι αἱ τῆς Δήμητρος ἱέρειαι. Ἡ αὐτὴ Ἀπολλοδώρου ἐν τῇ πρώτῃ ἐπάγουσαν δεῖν τὸν κάλαθον ταῖς νύμφαις, συστῆναι τῶν ἰσθῶν καὶ τοῖς ἔργοις τῆς Περσεφόνης πρῶτον μετὰ παραγενέσθαι εἰς Πάρον καὶ ξενισθεῖσαν παρατῶν βασιλεῖ Μελισσῶν χάρισσασθαι ταῖς τοῦτου θυγατράσι οὖσαις ἐξήκοντα τὸν τῆς Φερσεφόνης ἰσθόν, καὶ πρῶταις αὐταῖς ἀναδοῦναι τὰ περὶ αὐτῆν πάθη τε καὶ μυστήρια, ὅθεν καὶ Μελίσσας ἐκτοτε κληθῆναι τὰς θεομοφοριαζούσας γυναῖκας⁴².

- 35 Outre la mention des Thesmophories, réservées aux femmes, le texte nous intéresse par la mention de Mélissos et de ses filles, car, comme précédemment avec les récits relatifs à l'enfance de Zeus, on voit, en quelque sorte, les mythographes à l'œuvre et la manière dont sont construites les fables étimologiques. Tous les récits à teneur religieuse laissant apparaître un personnage dont le nom dérive du substantif μέλισσα ont cette fonction explicative : il s'agit d'exposer pourquoi miel et abeilles interviennent dans divers rites et pourquoi certaines prêtresses portent le nom de *melissae*. Au pluriel d'ailleurs, il est difficile de déterminer si le terme est un nom propre ou commun, aussi certains traducteurs rendent-ils *melissae* par « prêtresses ».

- 36 Lorsque le nom apparaît au singulier, dans les textes que nous avons vus jusqu'à présent le personnage féminin portant le nom de Mélissa n'a pas un rôle précis ni bien défini. L'extrait suivant de Columelle n'est guère plus éclairant, quoique certains aient voulu voir dans cette Mélissa l'abeille Panacris du texte de Callimaque que nous avons cité précédemment :

*atque ea quae Hyginus fabulose tradita de originibus apium non intermisit, poeticae magis licentiae quam nostrae fidei concesserim. Nec sane rustico dignum est sciscitari fueritne mulier pulcherrima specie Melissa, quam Iuppiter in apem conuertit*⁴³.

- 37 Deux récits cependant mettent en scène de façon plus précise le personnage de Mélissa. Le premier est un fragment de Mnaséas de Patara⁴⁴, mentionné par un scholiaste de Pindare :

ὅτι δὲ καὶ ταὶς περὶ τὰ ἱεραὶ διατελοῦσας Νύμφας Μελίσσας ἔλεγον, Μνασέας ὁ Παταρεὺς ἀφηγεῖται λέγων, ὡς αὐταὶ κατέπαυσαν σαρκοφαγόντας τοὺς ἀνθρώπους πείσασαι τῇ ἀποτῶν δένδρων χρῆσθαι τροφῇ, καθ' ὃν καιρὸν καὶ μία τις αὐτῶν Μελίσσα κηρία μελισσῶν εὐροῦσα πρώτη ἔφαγε καὶ ὕδατι μίξασα ἔπει, καὶ ταὶς ἄλλας δὲ ἐδίδαξε, καὶ τὰ ζῶα μελίσσας ἐξ ἑαυτῆς ἐκάλεσε, καὶ φυλακὴν πλείστην ἐποιήσατο· ταῦτα δὲ φησὶν ἐν Πελοποννήσῳ γενέσθαι· ἄνευ γὰρ Νυμφῶν οὔτε Δήμητρος ἱεροῦν τιμᾶται, διὰ τὸ ταύτας πρῶτας καρποῦν ἀποδείξαι καὶ τῆν ἀλληλοφαγίαν παῦσαι καὶ ἐριβλήματα χάριν αἰδοῦς ἐξ ὕλης ἐπινοῆσαι· οὔτε γάμος οὐδεὶς ἄνευ Νυμφῶν συντελεῖται, ἀλλὰ ταύτας πρῶτον τιμῶμεν μνήμης χάριν, ὅτι εὐσεβείας τε καὶ ὁσιότητος ἀρχηγοὶ ἐγένοντο⁴⁵.

- 38 Outre la curiosité qui consiste à lier la fin de la créophagie à la disparition du cannibalisme, l'intérêt de ce récit réside surtout dans le registre différent où se situe l'héroïne, une prêtresse péloponnésienne de Déméter, qui gratifie l'humanité de la découverte bénéfique des abeilles et du miel ; l'identité du nom des abeilles et de l'héroïne ne relève donc pas de la métaphore, mais de l'antonomase.

- 39 Le second texte — et le dernier que nous verrons — est tiré du commentaire servien au passage de l'*Énéide* que nous avons cité précédemment où le poète compare l'activité des Carthaginois au travail des abeilles. Après que Servius eut précisé que *qualis est*

épithète de *labor* et que le génitif pluriel de *apis* peut être soit *apum*, soit *apium*, le Servius *auctus* introduit le récit suivant :

QUALIS APES : (...) sane fabula de apibus talis est : apud Isthmon anus quaedam nomine Melissa fuit ; hanc Ceres sacrorum suorum cum secreta docuisset, interminata est ne cui ea quae didicisset aperiret. Sed cum ad eam mulieres accessissent, ut ab ea primo blandimentis post precibus et praemiis elicerent ut sibi a Cerere commissa patefaceret, atque in silentio perduraret, ab eisdem iratis mulieribus discerpta est. Quam rem Ceres inmissa tam supra dictis feminis quam populo eius regionis pestilentia ulta est, de corpore uero Melissaes apes nasci fecit ⁴⁶.

40 Ce texte du Servius *auctus* n'a que très rarement été mentionné par les chercheurs⁴⁷, alors qu'il comporte pourtant divers éléments notables qu'il convient de relever. Le récit suit une logique narrative et le scénario n'est pas dénué de cohérence : des personnes sont punies pour avoir cherché à percer les secrets d'un culte à mystères, tandis que l'initiée est récompensée d'avoir su conserver le silence. Quelques précisions légitiment la teneur de l'histoire : le lieu ainsi ne surprend pas, lorsqu'on connaît le sanctuaire de Déméter et Korè à Corinthe (au nord du Péloponnèse, mentionné par Mnaseas) ; la trame est rendue plausible par la description, sinon de la psychologie — ce serait trop dire —, du moins de l'attitude des femmes, dont les offrandes vont croissantes pour persuader Mélissa de fauter. D'autres aspects en revanche sont plus insolites et démarquent nettement la légende de toute autre histoire s'en approchant. Le premier est l'âge de Mélissa, qui ne correspond pas à celui que l'on attribue aux autres personnages portant ce nom — on ne sait par ailleurs si elle est prêtresse ou simple adepte du culte. Le second élément original est le démembrement de la vieille femme, action relativement rare dans les récits mythologiques strictement gréco-romains, puisqu'en dehors des récits de mères tuant leurs propres enfants par vengeance, il concerne quelques personnages précis seulement⁴⁸.

41 De plus, nous ne trouvons pas ici le schéma habituel d'un meurtre commis sous l'emprise de la *mania* ou du *furor* pour punir une offense envers un dieu ; dans le cas présent le démembrement constitue la faute, et la punition — une peste — arrive ensuite. Ce n'est donc pas non plus un rituel de *pharmakos*, où le meurtre est commis pour prévenir ou contrer le fléau. Le rite ménadique du *σπαραγμός* ressemblerait bien davantage au récit du Servius *auctus* : les femmes en colère, telles les Ménades, sont saisies de folies et démembrer le corps de Mélissa, corps mis en pièce comme put l'être celui de Penthée, de Dionysos ou d'Orphée. La différence est cependant sensible dans le récit servien, puisque c'est l'initiée qui est mise à mort.

42 Mais plus surprenante encore est la fin du récit : alors que la génération des abeilles est ordinairement liée à la bougonie, dans cette fable les insectes naissent du corps de la prêtresse. Cette « anthropogonie » abeillère est unique dans l'ensemble des récits antiques, puisque, nous l'avons vu, les récits de naissance des abeilles évoquent tous des cadavres de bovins. Cette mention nous rapproche encore du *σπαραγμός*, tel que le décrit en particulier Euripide dans les *Bacchantes*, tandis que le messager relate à Penthée une scène bachique : après qu'il eut vu l'eau, le vin, le lait et le miel, à la demande des bacchantes, sortir de la roche, du sol ou du « thyrse orné de lierre », il fut, raconte-t-il au roi, poursuivi par les « chiennes agiles » :

« nous pûmes, nous du moins, par la fuite échapper aux Bacchantes, qui nous auraient écartelés. Mais, tombant sur nos bœufs qui broutaient la prairie, sans qu'aucun fer armât leurs mains, qu'avons-nous vu ? — l'une, de ses deux bras écartés, soulever une vache au pis gonflé, toute meuglante, d'autres, rien qu'en tirant, dépecer des génisses... Partout, vous eussiez vu, projetés en tout sens, des côtes, des sabots fourchus qui, suspendus aux branches des sapins, laissaient goutter du sang. Des taureaux furieux et la corne en arrêt, l'instant d'après, gisaient, terrassés, mille mains de femmes s'abattant sur eux et lacérant toute la chair qui les couvrait »⁴⁹.

43 Si l'on considère l'ensemble des textes que nous avons vus en dernier lieu, on peut non pas déterminer quelque filiation plus ou moins directe du récit du Servius *auctus*, tâche aussi impossible que vaine, mais sans doute mieux comprendre sa composition.

Cette fable combine, assimile et adapte indubitablement deux traditions, l'une liée au *sparagmos*, l'autre à la bougonie, et dans les deux cas, une femme, Mélissa, a pris la place de l'animal. D'un point de vue mythographique, le procédé n'est pas nouveau : c'est une composition syncrétique, amalgame de versions diverses, avec une adaptation des récits en vue d'une logique interne. De la part du Servius *auctus* on peut trouver étonnant qu'il ne procède pas, comme à son habitude, plutôt par l'insertion de cette légende au sein de récits différents : au lieu de l'habituelle succession du type *alii dicunt... alii narrant... alii putant...*, la formule seule *sane fabula de apibus talis est*⁵⁰ surprend d'autant plus que d'autres versions existaient. Il faut donc chercher à trouver dans ce rapprochement quelque cohérence.

44 Nous avons vu que la fonction des récits de bougonie est étimologique : il s'agit de trouver une explication mythologique à la génération des abeilles. La seconde partie du texte servien pourrait sembler simplement accolée à la première, mais la succession doit au contraire être tenue pour parfaitement logique : on sait que le rite initiatique du démembrement constitue aussi un symbole de régénérescence ou de régénération — la *παλιγγενεσία*⁵¹ — et il n'est donc pas indu de voir en quelque sorte le bien naître du mal⁵². Sans doute est-ce là le sens que nous devons donner à cette *Melissagonia* : du corps féminin injustement démembré surgit la vie sous l'une de ses formes les plus bénéfiques⁵³. On retrouve ainsi dans ce texte mythologique unique et dans le personnage de la prêtresse Mélissa, les valeurs et vertus allégoriques prêtées de tout temps à l'insecte, figuration d'une nature idéale, source divine d'inspiration pour un être humain encore trop imparfait.

Notes

1 À ce propos, le titre de l'ouvrage d'A. SIGANOS est révélateur, *Les Mythologies de l'insecte. Histoire d'une fascination*, Paris, Librairie des Méridiens, 1985, qui évoque en page 22 à propos de l'abeille dans les mythes « une véritable insectolâtrie ».

2 Parmi les divers articles et ouvrages consacrés à l'insecte dans cette perspective, on citera plus particulièrement H. M. RANDSOME, *The Sacred Bee in Ancient Times and Folklore*, Londres, George Allen & Unwin, 1937 ; C. LÉVI-STRAUSS, *Mythologiques II. Du miel aux cendres*, Paris, Plon, 1966 ; M. BETTINI, *Antropologia e cultura romana. Parentela, tempo, immagini dell'anima*, Rome, La Nuova Italia Scientifica, 1986, notamment p. 203-253 ; G. TÉTART, *Le Sang des fleurs. Une anthropologie de l'abeille et du miel*, Paris, Odile Jacob, 2004, notamment les chapitres 3-5 ; M. GIUMAN, *Melissa. Archeologia delle api e del miele nella Grecia antica*, Rome, L'Erma di Bretschneider, 2008 ; H. V. & A. V. HARISSIS, *Apiculture in the Prehistoric Aegean. Minoan and Mycenaean Symbols Revisited*, Oxford, British Archaeological Reports, 2009. On lira avec profit l'ouvrage des deux frères apiculteur et philosophe P.-H. & F. TAVOILLOT sur l'histoire du symbolisme de l'abeille en Occident : *L'Abeille (et le) philosophe*, Paris, Odile Jacob, 2015. La symbolique abeillière avait déjà été largement étudiée par divers savants allemands du XIX^e siècle (L. WENIGER, W. MENZEL, J. GLOCK...) : on en trouvera les références notamment dans les notes de S. HERREN, « *Fueritne mulier pulcherrima specie Melissa, quam Iuppiter in apem convertit. Die Biene in der antiken Mythologie* », in D. ENGELS & C. NICOLAYE (eds), *Ille operum custos. Kulturgeschichtliche Beiträge zur antiken Bienensymbolik und ihrer Rezeption*, Hildesheim, Olms, 2008, p. 40-59 ; dans ce collectif sont également pertinentes, outre leurs propres réflexions, les nombreuses références que proposent les cinq autres articles de la première partie : D. ENGELS, « “ Hierin ist ein Zeichen für solche, die nachdenken. ” Die Bienensymbolik im Vorderen Orient. Ein Überblick zu Entwicklungslinien und — tendenzen » ; T. BOUNAS, « “ Weder den Honig noch die Biene begehrt. ” Die Biene in der griechischen Dichtung von der archaischen Zeit bis zum Ende des Hellenismus » ; K. FRANTZ & D. ENGELS, « *Inimientia destinatae cladis signa. Bienenvorzeichen im republikanischen Rom* » ; T. OLBERTZ, « *Illum admirantur et omnes. Apis in der klassischen römischen Literatur* » ; C. NICOLAYE, « *Sed inter omnia ea principatus apibus. Wissen und Metaphorik der Bienenbeschreibungen in der antiken Naturkunde als Grundlage der politischen Metapher vom Bienenstaat* ». On citera enfin M. DETIENNE, « Orphée au miel », in J. LE GOFF & P. NORA (eds), *Faire de l'histoire III : nouveaux objets*, Paris, Gallimard, 1974, p. 56-75 (= *QUCC*, 12 (1971), p. 7-23), dont l'analyse du mythe d'Aristée emprunte le biais ethnologique.

3 Les textes sont nombreux et nous avons donc dû pour illustrer divers propos opérer un choix, favorisant les passages qui paraissaient les plus pertinents.

4 Homère, *Iliade* II, 87-93 : « De même que l'on voit des tribus compactes d'abeilles sortir d'un antre creux à flots toujours renouvelés et, grappe immense, voltiger sur les fleurs printanières, tandis que d'autres, par centaines, volent çà et là : de même, sortant par tribus des nefs et des barques, ils vinrent se masser le long du rivage profond pour y délibérer » (trad. Mugler) ; le

terme commun est ici ἔθνεα, dont l'acception est, sans équivoque, politique : les grappes d'abeilles représentent les « peuples » grecs, volontairement mis en lumière précédemment par le polyptote épiphorique λαῶν / λαοὶ des vers 85 et 86.

5 Virgile, *Géorgiques* IV, 153-157 : « Seules elles ont en commun leurs enfants, les toits conviviaux de leur cité, et elles passent leur vie sous de grandes lois, elles sont seules à connaître une patrie et des pénates assurés et, comme elles ont la mémoire de l'hiver qui va venir, en été par expérience elles travaillent et mettent en commun ce qu'elles sont allées chercher » (trad. Dion, Heuzé, Michel).

6 Cf., parmi les diverses notices qui constituent l'ensemble du numéro 40 de la revue *Labyrinthe* (2013), *Comme les abeilles*, R. PASQUIER, « Le “ Communisme monarchique ” chez les abeilles », p. 119-120 ; L. MOUZE, « L'Abeille et la ruche comme métaphores politiques chez Maeterlinck », p. 121-123.

7 Virgile, *Énéide* VII, 64-70 : « Voici qu'en rangs serrés (chose étonnante à dire), des abeilles occupèrent le sommet de sa cime après s'être déplacées à grand bruit par delà l'éther limpide et, de leurs pattes entrelacées, l'essaim imprévu se suspendit à un rameau couvert de feuilles. Aussitôt le devin dit : “ Venu de l'étranger nous voyons un homme approcher, une armée en marche atteindre les mêmes points, se rendre maître du sommet de la citadelle ” » (trad. Dion, Heuzé, Michel).

8 Virgile, *Géorgiques* IV, 1-5 : « En poursuivant du même élan je dirai les dons célestes du miel aérien : de ce côté aussi, Mécène, porte tes regards. Il te faut contempler avec admiration le spectacle d'actions légères : des chefs aux grandes âmes et, dans toute une race, les mœurs, les intentions, les peuples, les combats, voilà ce que je vais exposer en bon ordre » (trad. Dion, Heuzé, Michel).

9 Homère, *Iliade* XII, 167-172 : « On dirait des frelons à la taille fine, ou des abeilles qui fixent leur demeure au bord d'un chemin escarpé et, loin de déserteur leur gîte creux, s'opposent toutes à l'homme qui les chasse, afin de protéger leurs jeunes : de même ces braves héros défendent à eux seuls l'accès de cette porte, aimant mieux tuer ou périr » (trad. Mugler).

10 Virgile, *Énéide* I, 430-436 : « Comme les abeilles au début de l'été par les campagnes fleuries travaillent sans relâche sous le soleil, font sortir les petits quand ils ont grandi, amassent les miels limpides, bourrent de doux nectar les alvéoles, reçoivent les fardeaux de celles qui viennent ou, s'étant mises en colonnes, écartent des mangeoires le troupeau paresseux des frelons ; le travail est effervescent et un parfum de thym s'exhale des miels odorants » (trad. Dion, Heuzé, Michel). Voir l'analyse précise de ce passage dans J. N. GRANT, « Dido Melissa », *Phoenix* 23 (1969), p. 380-391, et sa conclusion d'un déplacement du symbolisme abeiller, entre les livres I et VII, des Carthaginois vers les Troyens, qui arrivés en Italie bâtiront à leur tour une cité modèle.

11 J. N. GRANT, *op. cit.*, p. 383-384, considère que chez Virgile le passage reflète la pensée de l'observateur qu'est alors Énée, lui-même étranger à la ruche carthaginoise, dont il se sent exclu.

12 Hésiode, *Les Travaux et les jours* 303-306 : « Les dieux et les mortels s'indignent également contre quiconque vit sans rien faire et montre les instincts du frelon sans dard, qui, se refusant au travail, gaspille et dévore le labeur des abeilles » (trad. Mazon) ; cf. entre autres, à propos des *fuci* (frelons), Pline, *Histoire naturelle* XI, 11, 27 : *uelut imperfectae apes nouissimaeque a fessis aut iam emeritis inchoatae, serotinus fetus et quasi seruitia uerarum apium* : « abeilles imparfaites, esquissées en dernier lieu par des êtres fatigués ou déjà finis, production tardive et comme asservie aux véritables abeilles » ; voir également la fable de Phèdre, III, 13, *Apes et fuci uespa iudice*. G. TÉTART, *op. cit. n. 2*, p. 93-94, évoque sur cette question « une inversion symbolique du statut des sexes dans la ruche ».

13 Cf. entre autres les exposés d'Aristote, *Génération des animaux* III, 10, et de Pline, *Histoire naturelle* XI, 16, 46-48.

14 Porphyre, *Antre des nymphes* 18 : « Les sources et les fontaines appartiennent aux nymphes hydriades et plus encore aux âmes-nymphes que les anciens appelaient proprement “ abeilles ” parce qu'elles sont ouvrières de plaisir » (trad. Le Lay). Dans l'*Odyssée* (XIII, 102-112), la célèbre grotte à double porte des Nymphes est le lieu où les abeilles construisent leur essaim. Les « métempsychose insectiformes » ne concernent pas les seules abeilles : cf. A. SIGANOS, *op. cit. n. 1*, p. 67-71.

15 Aristote, *Histoire des animaux* 551b : « (...) quand elles passent de l'état de larves à leur forme transitoire, on les appelle alors des nymphes et elles ne prennent pas de nourriture ni ne rendent d'excrément » (trad. Louis). Sur le traitement aristotélicien du monde abeiller, cf. S. BYL, « Aristote et le monde de la ruche », *RBPH* 56 (1978), p. 15-28, notamment p. 19-20, où, pour expliquer son incompréhension de la reproduction des abeilles, l'auteur évoque l'« obstacle épistémologique » que constitue pour Aristote sa « conception finaliste » du rôle des femelles et des mâles dans le monde animal ; J.-P. ALBERT, « La Ruche d'Aristote : science, philosophie, mythologie », *L'Homme* 110 (1989), p. 94-116, en une volonté nette de réhabilitation du philosophe, reprend point par point les différentes affirmations des textes d'Aristote relatifs aux abeilles pour montrer au contraire que le seul finalisme ne pourrait être évoqué alors que la raison reste au cœur de la pensée aristotélicienne de l'abeille, intégrant les approches mythiques, mais « liée au programme d'une maîtrise anticipée de la raison sur la nature » (p. 112). Cf. également, du même auteur, l'analyse des discours des agronomes latins et de la bougonie : « Vierges nées d'un taureau mort. Technique apicole et mythologie de l'abeille dans l'Antiquité », *Mètis* 7 (1992), p. 83-109.

16 La littérature scientifique relative à la IV^e églogue et au mythe d'Aristée est importante ; tous les ouvrages sur les abeilles y font référence et l'image marquante de la bougonie a fait l'objet de très nombreuses études qu'il serait impossible de citer ici. Tout au plus mentionnerons-nous l'hypothèse stimulante de J. SCHEID & P. SVENBRO, « Byrsa. La ruse d'Élissa et la fondation de Carthage », *AESC* 40 (1985), p. 328-342, qui rapprochent la bougonie de la fondation de Carthage, notant que d'après Virgile, la citadelle de cette ville avait pour nom *Byrsa*, parce que son territoire couvrait autant qu'une peau de taureau (βύρσα en grec) : on lit au livre IV des *Géorgiques* que « la société des abeilles peut naître de l'intérieur d'un bovin sacrifié qu'on a laissé pourrir. Or ce livre est celui qui, dans l'œuvre de Virgile, précède immédiatement le Livre I de l'*Énéide*, où, précisément, la fondation de Byrsa est racontée. Impossible donc de ne pas voir dans l'image des abeilles une métaphore bien calculée, car c'est littéralement à l'intérieur d'une peau de bœuf que les citoyens de Byrsa se mettent à construire leur société » (p. 334).

17 Columelle, IX, 14, 16 : « Du reste, à cette même époque (de l'année), Démocrite et Magon, non moins que Virgile, ont déclaré qu'on pouvait faire naître des abeilles d'un jeune taureau mis à mort. Magon affirme quant à lui qu'on peut faire la même chose avec les entrailles de bovins : je trouve superflu d'exposer plus en détail cette méthode, étant en accord avec Celse, qui dit avec beaucoup de sagesse que ce type d'animaux ne meurt jamais si massivement qu'il faille se le procurer ainsi » (trad. Dumont).

18 On mentionne souvent conjointement le récit biblique du *Livre des Juges* où Samson recueille du miel dans la carcasse du lion qu'il a tué ; seul A. E. SHIPLEY, « The " Bugonia " Myth », *JP* 34 (1918), p. 99-100, tient l'anecdote pour une relation véridique à exclure « *from the circle of the Bugonia legends* ».

19 *Op. cit.* n. 2, p. 70.

20 R. PASQUIER, « Le Mythe de la bougonie : Aristée, Orphée, Virgile », *Labyrinthe* 40 (2013), p. 135-139. Selon J. CHOMARAT, « L'Initiation d'Aristée », *REL* 52 (1974), p. 185-207, la légende est à rapprocher de la catabase d'Orphée et la fin des *Géorgiques* constituerait une allégorie de l'initiation d'un culte à mystères ; il évoque les cultes d'Isis ou les mystères d'Éleusis, tout en notant plaisamment qu'il ne saurait s'agir là que de « vaines et romantiques spéculations » (p. 206).

21 *Cf.* en dernier lieu J. PELLEGRINI, « Note sur la double description de la *bugonia* au chant IV des *Géorgiques* (295-314 et 538-547) », *Latomus* 66 (2007), p. 336-341.

22 *Cf.* la courte analyse de J. H. WASZINK, *Biene und Honig als Symbol des Dichters und der Dichtung in der griechisch-römischen Antike*, Opladen, Westdeutscher Verlag, 1974, et le bref article de G. CRANE, « Bees without Honey, and Callimachean Taste », *AJP* 108 (1987), p. 399-403.

23 Cicéron, *De la divination* I, 78, montre d'ailleurs Platon dans la même situation : *at Platoni cum in cunis paruulo dormienti apes in labellis consedissent, responsum est singulari illum suavitate orationis fore. Ita futura eloquentia prouisa in infante est* ; II, 66 : (...) *apes, quas dixisti in labris Platonis consedissee pueri* ; *cf.* Pline, *Histoire naturelle* XI, 13, 55 : *sedere in ore infantis tum etiam Platonis, suauitatem illam*. Un récit semblable concernait également Ménandre, *cf.* *Anthologie palatine* IX, 187.

24 Aristophane, *Oiseaux* 748-751 : « [et] comme une abeille, le barde inspiré, butinait toujours, miel impérissable, les couplets suaves de ses mélodies » (trad. Debidour). Sur ce passage et, plus généralement, sur l'image du « poète-abeille », *cf.* C. CORBEL-MORANA, « Le Goût des autres : paratragédie et cuisine chez Aristophane », *REG* 120 (2007), p. 7-9 et notes 16-18.

25 Platon, *Ion* 534a-b : « Car ils nous disent, n'est-ce pas, les poètes, que c'est après avoir butiné les vers à des sources d'où jaillit le miel dans certains jardins et vallons des Muses qu'ils nous les apportent, comme les abeilles, et qu'ils volètent eux-mêmes ainsi. Et ils disent vrai : c'est une chose légère, que le poète, ailée, sacrée » (trad. Méridier).

26 Lucrèce, III, 9-13 : « Tu es, toi, Père, l'inventeur de toute chose, toi tu nous prodigues, homme illustre, les préceptes paternels, et de tes livres, Père illustre, comme les abeilles dans les pâturages fleuris butinent partout, partout nous paissions pareillement les paroles en or, les plus dignes toujours, en or, de la vie éternelle » (notre traduction).

27 Horace, *Odes* IV, 2, 27-32 : « Moi, selon l'habitude et le mode de l'abeille du Matinus travaillant à cueillir le thym précieux, à l'entour du bois et des rives du frais Tibur je façonne, humble, mes chants laborieux » (notre traduction).

28 Le statut divin du miel et le caractère complexe de sa fabrication lui confèrent par ailleurs une forme d'ambivalence et, dans certaines légendes, une force quasi maléfique : dans l'*Anabase* (IV, 8, 19-21), les soldats grecs perdent la raison en mangeant du miel, ὄσπερ ἐκ φαρμακοποιίας ; Pline, *Histoire naturelle* XXI, 44, 74-76, signale la présence à Héraclée du Pont de miels empoisonnés, *mella uenetata*. De la même manière, l'image de l'animal a-sexué symbolisant la pudeur et la pureté se double parfois *a contrario* de la considération du plaisir. Enfin l'arme que constitue le dard de l'abeille éloigne l'insecte d'une nature pacifique : *cf.* R. ΤΡΙΟΜΠΗ, *Le Lion, la vierge et le miel*, Paris, Les Belles Lettres, 1989, p. 187-201, évoquant à juste titre les Courètes et leur danse autour de Zeus enfant « à la fois " guerrière " et " pacifique " », qui, par le bruit des armes entrechoquées, attire les abeilles dans la grotte de l'Ida (p. 189).

29 *Hymne à Hermès* 552-563 : « Il est des Thries, sœurs de naissance, des vierges, au nombre de trois, fières de leurs ailes rapides. La tête saupoudrée de blanche farine, elles ont leur demeure au

ped d'un repli du Parnasse (...). C'est de là qu'elles s'envolent pour aller en tous sens paître la cire et réaliser chaque chose » (trad. Luce). J.-M. LUCE, « Les Trois Thries et la “ colonne des danseuses ” à Delphes », *Pallas* 57 (2001), p. 118, précise cependant que la mention des Thries dans les manuscrits n'est pas certaine.

30 P. BORGEAUD, *Exercices de mythologies*, Genève, Labor et Fides, 2004, p. 77, note, en regard du sucre, la supériorité du miel, « véritable opérateur mythologique (...), remarquablement chargé de valeurs polysémiques » ; sur les symboliques complémentaires du miel et du lait, cf. également G. TÉTART, *op. cit.* n. 2, p. 135-137.

31 Platon, *Ion* 534a : « Dès qu'ils ont mis le pied dans l'harmonie et la cadence, ils sont pris de transports bachiques, et sont sous le coup de cette possession, pareils aux bacchantes qui puisent aux fleuves du miel et du lait lorsqu'elles sont possédées, mais non quand elles ont leur raison » (trad. Méridier).

32 Callimaque, *Hymne à Zeus* 46-51 : « Ô Zeus, les Nymphes compagnes des Corybantes, les Méliennes du Dicté, te prenaient dans leurs bras, Adrastéia te berçait en une corbeille d'or ; tu pressais la grasse mamelle de la chèvre Amalthée, et le doux miel te nourrissait, le miel que fit tout d'un coup l'abeille Panacris, sur le mont Ida, aux lieux qu'on dit Panacra » (trad. Cahen) ; cf. également Antoninus Liberalis, *Métamorphoses* XIX : κατέχουσι δὲ τὸ ἄντρον ἰεραὶ μέλλεται, αἱ τροφοὶ τοῦ Διός. Autre figure légendaire sauvée par les insectes, Comatas fut nourri par les abeilles après que son maître l'eut enfermé dans un coffre pour avoir sacrifié aux Muses trop d'agneaux du troupeau dont il avait la garde, cf. Théocrite, VII, 78-89, et Lycos de Rhégion, identifié comme étant sa source dans les scholies aux vers 78 et 83.

33 Hygin, *Astronomie* II, 13, 3 : « [Aux dires de certains], il y avait un fils de Vulcain, nommé Olénos ; il eut pour filles deux nymphes, Aix et Hélicé, qui furent les nourrices de Jupiter. (...) D'après Parméniscos, il y eut un certain Mélissée, roi de Crète ; ses filles reçurent la mission de nourrir Jupiter. Mais comme elles n'avaient pas de lait, on approcha de lui une chèvre, nommée Amalthée, qui, dit-on, l'éleva. (...) Selon Musée, Jupiter fut nourri par Thémis et la nymphe Amalthée, à qui sa mère Ops le confia, pense-t-on. Amalthée avait comme animal favori une chèvre qui nourrit, dit-on, Jupiter » (trad. Le Bœuffle).

34 Pseudo-Apollodore, *Bibliothèque* I, 1, 6-7 : « Rhéa, furieuse de ces actes, se rend en Crète quand elle se trouve enceinte de Zeus, et elle met Zeus au monde dans une grotte du mont Dicté. Elle le donne à élever aux Courètes et aux filles de Mélisseus, les Nymphes Adrastéia et Idé. Celles-ci nourrissaient l'enfant avec le lait d'Amalthée » (trad. Carrière / Massonie).

35 Diodore, XVII, 7 : « Il traversa donc avec ces soldats l'Ida. Certains racontent que cette montagne reçut cette appellation d'Ida, la fille de Mélisseus » (notre traduction).

36 Il s'agit du grammairien — et commentateur particulièrement prolifique — du I^{er} siècle a. C., appelé aussi Didyme d'Alexandrie.

37 Lactance, *Institutions divines* I, 18-20 : « Remontons donc plus haut, pour rechercher qui a été le tout premier fondateur du culte des dieux. Didyme, dans ses livres de *Commentaires sur Pindare*, dit que “ Mélissée, roi de Crète, fut le premier à avoir sacrifié aux dieux et à avoir introduit des rites nouveaux et les processions sacrées ; celui-ci eut deux filles, Amalthée et Mélissa, qui nourrirent Jupiter tout enfant avec du lait de chèvre et du miel (...) ; Mélissa fut établie par son père comme la première prêtresse de Magna Mater, et c'est pourquoi encore de nos jours, les prêtres de cette Mater sont appelés *melissae* ” » (trad. Monat modifiée).

38 M. GIUMAN, *op. cit.* n. 2, p. 127, évoque les désinences *-issa* et *-eus* de *Melissa* et *Melisseus* comme signe d'une éventuelle origine égéo-anatolienne.

39 Les textes évoquant la présence d'abeilles, de nymphes, de prêtresses / *melissae* dans le culte de Déméter ont notamment été analysés par Liliane BODSON dans son ouvrage sur les animaux sacrés, *ἹΕΡΑ ΖΩΙΑ. Contribution à l'étude de la place de l'animal dans la religion grecque ancienne*, Bruxelles, Palais des Académies, 1975, p. 25-38. Parmi les autres divinités fréquemment liées aux abeilles on mentionnera Artémis, mais aussi Mithra, dont les cultes sont également mystérieux.

40 Callimaque, *Hymne à Apollon* 109-112 : « Large est le cours du fleuve assyrien, mais il charrie en son eau les nombreuses salissures de la terre et le limon en nombre. À Dèo les abeilles n'apportent pas l'eau de n'importe où, elle a jailli, limpide, exempte de souillure, rares gouttes épandues d'une source sacrée, perles suprêmes » (trad. Bodson modifiée). Le nom *Deo* désigne Déméter ; sur l'étymologie du théonyme *Da-mater*, rapproché de *Ga-mater*, « Mutter Erde », cf. en dernier lieu C. TRÜMPY, « Die Thesmophoria, Brimo, Deo und das Anaktorion : Beobachtungen zur Vorgeschichte des Demeterkults », *Kernos* 17 (2004), p. 22-30. Sur le passage de Callimaque, cf. A. B. COOK, « The Bee in Greek Mythology », *JHS* 15 (1895), p. 14.

41 Porphyre, *Antre des nymphes* 18 : « Les anciens appelaient encore abeilles les prêtresses de Déméter en tant qu'initées aux mystères de la déesse de la terre et appelaient Koré “ douce-comme-le-miel ”. La lune aussi, en tant qu'elle préside à la génération était appelée “ abeille ”, en particulier parce que la Lune est aussi dénommée “ taureau ” et que le Taureau représente le point culminant de la Lune, tandis que les abeilles naissent des bœufs » (trad. Le Lay).

42 P. *Oxy.* 1802, fr. 3, col. 2 : « Abeilles : les prêtresses de Déméter. Le même ouvrage d'Apollodore, au livre I, indique que “ amenant aux nymphes la corbeille avec le métier à tisser et les travaux de Perséphone, elle fut d'abord à Paros et ayant été accueillie chez le roi Mélissos, elle accorda en faveur à ses filles, qui étaient soixante, le tissage de Perséphone, et c'est à elles les

premières qu'elle confia ses malheurs au sujet de sa fille et ses mystères. D'où on appela désormais 'abeilles' les femmes qui célèbrent les Thesmophories » (trad. Bodson). Sur ce texte, et plus généralement sur les *numphai* et les Thesmophories, cf. H. S. VERSNEL, *Transition and Reversal in Myth and Ritual*, Leyde, Brill, 1993, p. 235-261, et plus particulièrement p. 251-254.

43 Columelle, IX, 2, 2 : « Quant aux traditions mythiques sur l'origine des abeilles, qu'Hygin n'a pas écartées, je les concéderais à la licence poétique plutôt que les présenter comme dignes de foi pour nous. Et il ne convient pas vraiment à un paysan de chercher à savoir si Mélissa fut une femme de grande beauté que Jupiter changea en abeille » (trad. Dumont). C. PICARD, « L'Éphésia, les Amazones et les abeilles », *REA* 42 (1940), p. 282, reconnaît dans cette Mélissa « la déesse-abeille » des Hittites et des Éphésiens.

44 Ce géographe du II^e siècle a. C. agrémentait notamment ses périégèses de récits mythologiques.

45 Mnaséas, fr. 5 Müller : « Que l'on appelait aussi " Abeilles " celles qui consacrent leur vie aux rites, Mnaséas de Patara le raconte, soutenant que celles-là ont amené l'humanité à cesser de consommer de la viande, après l'avoir persuadée d'user de la nourriture issue des arbres, au moment où l'une d'entre elles, Mélissa, fut la première à découvrir les rayons de miel ; elle en mangea et, après les avoir mélangés à de l'eau, en but ; elle instruisit ses compagnes et, d'après son propre nom, elle appela les insectes μέλισσαι ; elle en assura la garde avec très grand soin. Cela, dit-il, s'est passé dans le Péloponnèse. // En effet, sans les Nymphes, on ne vénère pas le rite de Déméter : ce sont elles, les premières, qui ont révélé les fruits, ont mis un terme au cannibalisme, ont fait songer, pour respecter la pudeur, aux vêtements de fibre. Nous les honorons donc, en premier lieu, pour marquer notre reconnaissance. Elles ont été les guides sur le chemin de la piété et de la dévotion » (trad. Bodson modifiée). La seconde partie du passage apparaît dans quatre manuscrits seulement.

46 Servius *auctus*, *Commentaire à l'Énéide* I, 430 : « QVALIS APES : (...) D'autre part, telle est la fable sur les abeilles : sur l'Isthme de Corinthe vivait une vieille femme du nom de Mélissa ; alors que Cérès lui avait enseigné les secrets de son culte, elle lui défendit par des menaces de révéler à quiconque ce qu'elle lui avait appris. Mais alors que des femmes s'étaient rendues auprès d'elle pour l'amener, d'abord par des flatteries, puis par des prières et des cadeaux, à leur dévoiler ce que Cérès lui avait transmis, et qu'elle conserva le silence, elle fut alors mise en pièces par les femmes en colère. Cérès vengea cet acte en provoquant une peste qui affecta autant les femmes en question que la population de cette région, tandis que du corps de Mélissa elle fit naître les abeilles ».

47 A. B. COOK, *op. cit. n. 40*, p. 14-15, n'y voit que l'« *intimate connexion between Demeter and the bee* » ; M. MARCONI, « Melissa dea cretese », *Athenaeum* 18 (1940), p. 168, met ce texte (référé par erreur *ad* I, 450) au nombre des preuves de l'existence d'une ancienne déesse crétoise minoenne des abeilles, hypothèse qui « laisse sceptique » R. TRIOMPHE, *op. cit. n. 28*, p. 190 ; L. BODSON, *op. cit. n. 39*, p. 30, note l'étiologie du récit et, en regard du texte de Lactance, une « inversion : le nom propre ne justifie plus le titre des prêtresses, mais l'appellation grecque des abeilles ». S. HERREN, *op. cit. n. 2*, ne cite pas Servius parmi les nombreux auteurs qu'elle convoque, même dans les parties « Bienen der Demeter » ou « Die Bugonie » ; M.-J. DELVIGO, « Servio e l'analogia », *Dictynna* 7 (2010), consulté le 13 mars 2017, <https://dictynna.revues.org/197>, analyse les tendances philosophiques — pythagoricienne, stoïcienne, épicurienne — que les commentaires tentent de prêter à Virgile dans les différents vers relatifs aux abeilles, sans mentionner toutefois ce passage. É. PIRALLA, *Voir et Savoir dans l'Antiquité gréco-romaine : analyse de mythes*, diss. Université de Franche-Comté, 2014, relève seulement certains éléments de la notice servienne avant de proposer « quelques mots au sujet de la symbolique des abeilles ».

48 Cf. A. MOREAU, « Actéon, Orphée, Penthée : mise en abyme et initiation manquée dans les *Bacchantes* d'Euripide », *Kentron* 14 (1988), p. 36 : « Dans la symbolique initiatique de la mort et de la résurrection, le *sparagmos* (meurtre, corps découpé, renaissance) est subi avec succès par un certain nombre de héros et de dieux, à commencer par le jeune Dionysos Zagreus dans l'épisode des Titans, mais aussi Achille, Mécerte (devenu ensuite le petit dieu marin Paléon), Pélopos, Héraclès, Jason ».

49 Euripide, *Bacchantes* 739-745 (trad. Grégoire).

50 L'adverbe *sane* est utilisé systématiquement dans le texte servien pour annoncer le passage à un sujet différent et nous le traduisons donc par « d'autre part ».

51 Cf. F. JOURDAN, « Manger Dionysos. L'interprétation du mythe du démembrement par Plutarque a-t-elle été lue par les néo-platoniciens ? », *Pallas* 67 (2005), p. 159-160, qui note que Plutarque est le premier à évoquer dans le traité *Περὶ σαρκοφαγίας* la dévoration de Dionysos par les Titans, et à « comparer le châtement subi par les Titans à cette occasion à celui de l'âme condamnée à la réincarnation ».

52 En une approche souvent psychanalytique, B. SIBONA, « La *Bugonia* : du fort est sorti le doux, ou des origines infectes de la poésie (une relecture du mythe de la génération spontanée des abeilles dans le quatrième livre des *Géorgiques* de Virgile) », *Pallas* 60 (2002), p. 345-361, explique l'introduction d'Orphée dans le mythe de la bougonie par l'utilisation virgilienne de ce symbole pour exprimer « le mécanisme fondamental de la fonction poétique » : le poète recueille « la corruption du monde dans toute sa force et sa fraîcheur toxique qu'il transforme ensuite pour

offrir un produit nouveau plus beau, plus doux, plus pur : le miel de ses mots et de son chant. (...) Tel un fruit de chair, pour produire, il faut pourrir » (p. 360).

53 M. HALM-TISSERANT, « Le *Sparagmos*, un rite de magie fécondante », *Kernos* 17 (2004), p. 133-134, relève que « les rites de magies fertilisantes [étaient] du ressort des femmes, principe de fécondité par excellence, elles dont le sexe était métaphoriquement assimilé à un champ destiné au labour. S'y trouvaient immolées des victimes vivantes dont l'énergie puis la dégradation de leurs chairs étaient, *in fine*, destinées à éveiller, non seulement la croissance végétale, mais encore toute forme de génération. (...) Toutefois, la réussite de l'action magique s'opérait par la réduction à un état contraire à celui qu'on entendait susciter : du cycle de la décomposition renaiss[ait] le grain de Déméter ».

Pour citer cet article

Référence papier

Alban Baudou, « Les Abeilles et Mélissa, du symbole universel à l'hapax mythologique », *Cahiers des études anciennes*, LIV | 2017, 95-125.

Référence électronique

Alban Baudou, « Les Abeilles et Mélissa, du symbole universel à l'hapax mythologique », *Cahiers des études anciennes* [En ligne], LIV | 2017, mis en ligne le 28 mai 2017, consulté le 01 janvier 2018. URL : <http://journals.openedition.org/etudesanciennes/955>

Auteur

Alban Baudou
Université Laval, Québec

Droits d'auteur



Les contenus des *Cahiers des études anciennes* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.